soviétiques. Outre la reconstitution critique du déroulement du drame, il analyse aussi son instrumentalisation politique ultérieure, avec les diverses rumeurs qui coururent – et courent encore : l'existence d'un faux phare radio volontairement allumé par les Sud-Africains pour augmenter la dangerosité du vol ; d'un faux phare, mais qui aurait été monté sur le sol mozambicain, par des acteurs inconnus ; d'un complot dans lequel le futur président, Joaquim Chissano, aurait été mêlé, etc.

De tous ces éléments, l'ouvrage penche quand même implicitement en faveur d'une hypothèse : loin de tout complot (y compris interne au Mozambique), il s'agirait de l'accumulation d'une suite atterrante d'erreurs humaines de la part de l'équipage soviétique, pourtant formé de pilotes expérimentés mais, semble-t-il peu concentrés sur ce vol qui était pourtant par excellence VIP, et – ce que l'auteur du livre ne dit pas mais que je tiens d'un ancien coopérant soviétique – fortement alcoolisés... De ce fait, on pourra toujours « accuser » João Cabrita d'exonérer l'Afrique du Sud raciste et de mettre sa position en rapport avec son hostilité connue au Frelimo. Ce serait un bien mauvais procès. L'histoire reste toujours à faire, certainement, mais ce petit livre y contribue très honnêtement.

Mai 2006, Michel Cahen

Manuel Pedro DIAS, *Aquartelamentos de Moçambique. Cabo Delgado 1964-1974*, Odivelas (Portugal), éd. de l'auteur, 2006, 138 p., nombreuses photos, préface de Germano de Jesus Barge Rio Tinto, ISBN : 972-99921-0-X.

Cet ouvrage fait partie de tous ces livres nostalgiques non point tant de la guerre coloniale, mais du Mozambique colonial. Il n'y a aucune critique envers le Frelimo ni envers les Africains en général (la guerre est finie !), mais le conflit est présenté simplement comme une lutte entre « braves ». Le préfacier présente cependant une vision nettement plus connotée et « légitimante » du conflit : «... a valorosa presença dos militares portugueses em terras macondes, permite evidenciar a nobreza desse Opositor, por excelência não muçulmano, digno herdeiro do contributo missionário católico em terras de Cabo Delgado ». La lutte anticoloniale menée par les « nobles Macondes » – nobles parce que non musulmans ? – est ainsi faite produit de l'action missionnaire catholique (dont le préfacier omet de dire qu'elle fut hollandaise et point portugaise !). Il pousse plus avant le raisonnement, considérant que tous (Portugais et Macondes) luttaient pour leur patrie, mais de patries elles-mêmes « *filhas da Mãe-Pátria* ». Le planalto maconde, ou même le Mozambique en général, patries filles du Portugal ? La captation d'héritage est plaisante. Elle n'est d'ailleurs pas tout à fait fausse, c'est bien le colonisateur qui a créé l'espace « Mozambique », non pertinent (au moins au départ) pour les peuples africains ! Mais le lien ne vient donc pas du « *conteúdo criador da presença lusitana* », mais à l'inverse de l'opposition à ce « lien créateur » (p. 7) !

L'ouvrage, après cette envolée lyrique du préfacier lusotropicaliste, passe en revue les casernements et les installations des divers bataillons présents au Cabo Delgado de 1964 à 1974. Il constitue ainsi lui-même une source primaire pour l'histoire technico-militaire. Dommage que l'auteur, qui a travaillé à l'Arquivo Histórico-

Militar, n'ait pas utilisé ces sources pour aborder aussi la vie quotidienne des soldats, leur mentalité, leur vision de la guerre et de l'ennemi. Néanmoins, ce « catalogue » des cantonnements portugais au cœur de la terre africaine révoltée n'est pas sans intérêt.

Mai 2006, Michel Cahen

Mafalda DUARTE, *Aid Policy in War-Torn Countries. Promoting Development in Conflict Situations : The Case of Angola*, Lanham (Maryland), University Press of America, 2003, 77 p.

Ce petit livre est le prolongement d'une recherche sous forme d'enquête sur le terrain en Angola et qui avait pour thème les mesures d'aide au développement dans les pays en conflits armés. Il s'agit d'un travail universitaire pour l'obtention du *Master's Degree* aux États-Unis d'Amérique.

L'enquête a été réalisée uniquement à Luanda, mais on a du mal à savoir exactement quand. Par recoupements, on devine que les interviews des soixante-dix personnes ont été faites à la fin des années 1990, peut-être en 2000. Les personnes interviewées, curieusement, ont toutes fait des études supérieures ou tout au moins des études jusqu'à un niveau avancé. L'auteure le déplore mais en même temps déclare que ses questions n'auraient pas été comprises par des témoins d'un autre profil. Il s'agissait de les soumettre à un questionnaire sur les mesures d'assistance favorables ou non au développement en temps de guerre.

L'ouvrage commence par une exposition assez longue par rapport à l'ensemble de l'arrière-plan théorique, qui permet de constater l'ampleur de la recherche dans ce domaine particulier de l'assistance aux pays déchirés par la guerre, et surtout son caractère récent, puisqu'aucun titre cité n'est antérieur à 1991. L'étude du cas angolais vient ensuite, introduite par des données générales sur l'Angola (avec une erreur d'un an sur la date de l'accord de Bicesse, 1992 eu lieu de 1991), et entrecoupée de quelques tableaux et diagrammes pertinents. L'analyse proprement dite des réponses de l'enquête n'occupe que 14 pages. Enfin, après un nouveau point sur les recherches les plus récentes sur la question et une conclusion, le questionnaire utilisé pour l'enquête et l'analyse de la population interviewée terminent le volume.

Les domaines pour lesquels les vœux des personnes interrogées s'expriment le plus fréquemment sont d'abord l'éducation qui arrive largement en tête des réponses, puis la santé, l'agriculture et l'industrie. Les séries de mesures souhaitées pour chaque domaine sont énumérées, allant de la construction d'écoles au soutien des compagnies théâtrales. Une coïncidence est constatée en conclusion de cette analyse avec le rapport de la Banque mondiale de 1998, notamment sur le rôle de l'aide en contexte difficile : éduquer les futures générations de dirigeants ; informer sur la politique ; stimuler le débat public.

Si on se fonde sur la conviction que ce qui marche le mieux, c'est ce que les gens souhaitent et ce à quoi ils participent, une telle étude est loin d'être insignifiante même si elle confirme quelques évidences. L'auteure montre beaucoup de modestie et est consciente que le meilleur moment pour attendre des réponses logiques n'est